

Les femmes sépharades et leur intégration à Toronto

par Sarah Taieb-Carlen

The author discusses the integration of Sephardi women into Askenazi environment in Toronto.

Le judaïsme sépharade est plus riche en coutumes et traditions que l'ashkénaze. Ceci implique que la femme juive sépharade traditionnelle est peut-être encore plus astreinte et confinée au foyer et à la cuisine que l'ashkénaze.

On parle en général de la communauté juive de Toronto comme si c'était une communauté monolithique et homogène. Il est important, toutefois, de souligner que, si jusque dans les années 1950, c'était le cas, la composition ethnique de la communauté a changé depuis l'immigration des juifs d'Afrique du Nord et du Moyen Orient. À Toronto, par exemple, les sépharades constituent à peu près le cinquième d'une communauté qui compte 180 000 Juifs, à l'exclusion de ceux qui viennent d'Israël, qui préfèrent s'identifier en tant qu'israéliens et non en tant qu'ashkénazes ou sépharades.

Les sépharades ont commencé à immigrer à Toronto vers la fin des années 1950 de l'Afrique du Nord: Maroc, Algérie, Tunisie, Libye, Syrie, Liban, Égypte, Turquie, Iraq, Iran, Yemen. Il y a aussi quelques familles originaires de la Grèce, de la Bulgarie, de l'Inde, du Kurdistan, d'Afghanistan, d'Éthiopie, de Boukhara et même de la Chine.

Je voudrais d'abord définir le concept "sépharade" tel qu'il sera utilisé dans cet article, afin d'expliquer pourquoi j'inclus les communautés de tous ces pays. À cette fin, j'emprunte la définition du Professeur Daniel Elazar, de l'Université Hébraïque de Jérusalem:

For Jews, what is most important as a distinguishing characteristic is not the specific culture acquired in any particular country of exile by any particular Jewish population, but the broader issues of halakhah and mishpat (Jewish law), community organization, and common cultural patterns from food to synagogue rituals. In these respects, the Sephardi world is one, from the Atlantic to the Indian Oceans, significantly influenced by its location within Islamic civilization. (36)

Le judaïsme sépharade est plus riche en coutumes et traditions que l'ashkénaze. Ceci implique que la femme juive sépharade traditionnelle est peut-être encore plus astreinte et confinée au foyer et à la cuisine que l'ashkénaze. Il y a des fêtes: *Mimounah*, *hiloulah*, fête des filles, fête des garçons dans certaines communautés sépharades qui sont inconnues des ashkénazes. La première dent d'un bébé donne lieu à une petite fête, les premières règles d'une jeune fille de même. Les fêtes et les coutumes pré-nuptiales sont nombreuses, de même que celles d'avant, durant et après Pessah. Rosh-Hashana comporte un mini *seder*. La naissance d'un fils engendre des festivités beaucoup plus élaborées que le simple petit déjeuner des ashkénazes à la suite de la *brit mila*. Évidemment, la responsabilité pour la continuité et la préservation de ces coutumes incombe en tout premier lieu à la femme.

L'on peut avoir une idée du lourd fardeau sous lequel ploie la femme sépharade traditionnelle si l'on ajoute à cela le fait que la plupart des communautés sépharades ont vécu sous le joug de l'Islam où l'homme est, par définition, supérieur à la femme qui est là pour satisfaire le moindre de ses désirs et besoins. En effet, le Koran stipule:

Men have authority over women because Allah has made the one superior to the other.... Good women are obedient.... As for those from whom you fear disobedience, admonish them and send them to beds apart and beat them. (320-321)

Il faut, toutefois, souligner que cette omnipotence de l'homme était moindre dans les milieux juifs et que, même dans les milieux musulmans, elle a été quelque peu érodée par l'effet de la colonisation européenne, qu'elle fut britannique, française ou italienne. Les européens ont en effet émancipé la femme juive surtout, mais quelquefois aussi la femme musulmane en l'exhortant à sortir de sa cuisine, à s'instruire et à travailler en dehors de la maison.

Les femmes juives sépharades à Toronto sont minoritaires à trois niveaux: elles sont femmes dans un monde qui, bien que devenant graduellement meilleur pour les femmes, est néanmoins encore incontestablement dominé par les hommes; elles sont juives dans un monde non juif; elles sont sépharades dans un monde juif ashkénaze.

Voici l'exemple de Samira, avocate à Téhéran, qui a eu à subir les conséquences de son statut triplement minoritaire en tant que femme, en tant que juive dans un groupe ethnique qui n'en voulait pas, et en tant que sépharade dans une communauté juive dominée par les ashkénazes. Après avoir émigré à Toronto dans les années 1970, Samira a dû rester à la maison pour s'occuper de ses trois enfants afin de permettre à son mari, avocat aussi, de

refaire ses études de droit à Toronto. Condition de la femme.

Afin de pourvoir un tant soit peu aux besoins financiers de la famille, elle voulut donner des cours du soir à des iraniens. La communauté iranienne, en grande majorité musulmane, s'y opposa car elle était juive. Condition de la femme juive.

Femme pleine d'énergie, d'optimisme et de courage, elle se présenta aux élections pour être présidente de la sororité de sa synagogue. Tollé général parmi les femmes: "elle n'est pas ashkénaze! comment pourrait-elle être notre

Les femmes sépharades doivent également accepter des changements aux niveaux culturel, religieux et éducatif. Du point de vue culturel, elles sont perçues comme juives ou non juives ; pour les non juifs, elles sont juives ; pour les juifs, elles sont sépharades.

présidente?" Condition de la femme juive sépharade. Aujourd'hui, Samira dirige avec beaucoup de succès sa propre entreprise d'informatique et son mari a fondé dans leur sous-sol une petite synagogue traditionnelle qui suit le rituel iranien. Samira est une femme heureuse mais elle nous explique que "de toutes les discriminations, c'est de cette dernière (sépharade dans un monde ashkénaze) dont j'ai le plus souffert, la discrimination marque le plus quand elle vient du cercle auquel on appartient. C'est mon groupe, c'est le plus petit, le plus contrôlable. Hommes et femmes, les deux groupes sont trop grands; juifs et non juifs aussi. Mais dans la communauté juive, dans mon groupe, je m'attendais à de la compréhension sinon à de l'amour. Que j'étais naïve! Alors ça m'a fait mal, vraiment mal. Conséquemment, je n'ai pas beaucoup d'espoir parce que s'il y a une législation qui protège la femme de l'homme ainsi que la juive de la non juive, il n'y a aucun recours pour protéger la femme sépharade de la femme ashkénaze. C'est un problème interne de la communauté juive."

Les femmes sépharades doivent également accepter des changements aux niveaux culturel, religieux et éducatif. Du point de vue culturel, elles sont perçues comme juives ou non juives : pour les non juifs, elles sont juives ; pour les juifs, elles sont sépharades. Au niveau religieux aussi, elles vivent maintenant dans un monde ashkénaze, et bien que la religion soit la même, les différences dans la pratique, la prière et les synagogues les contraignent à s'adapter à ces changements. Au niveau éducatif, elles ont aussi des problèmes car il y a souvent des contradictions entre ce qui se fait, se dit et se pratique à la maison et ce que les enfants apprennent à l'école.

Une des différences fondamentales entre les deux cultures est la suivante: les sépharades, à l'encontre des

ashkénazes, n'ont pas divisé officiellement le judaïsme en plusieurs degrés de religiosité: orthodoxe, ultraorthodoxe, orthodoxe moderne, conservateur, etc. Ceci ne signifie pas qu'elles soient toutes uniformément religieuses, elles ne le sont pas; mais elles vont à la même synagogue, prient du même livre, sous la direction de rabbins qui ont suivi le même enseignement religieux. Une fois chez elles, elles agissent selon leur croyance.

Ceci se complique quand les enfants vont à l'école juive qui, pendant longtemps était invariablement ashkénaze car il n'y avait pas encore d'école sépharade. Ils/elles supplient leur mère de ne pas venir les chercher en pantalon, de ne pas raconter aux mamans ashkénazes qu'elles se mettent en maillot de bain à la plage, ou qu'elles repondent au téléphone le *Shabbat*. Pour leur part, les maris sont influencés par les pratiques religieuses. Les femmes sont donc partagées entre leurs coutumes et leur désir de s'adapter à cette nouvelle «culture» qui les réprime.

Ces diverses situations sont plus ou moins graves selon que les femmes soient venues seules ou avec leurs familles d'origine, selon qu'elles soient célibataires ou mariées, selon qu'elles soient mariées à un ashkénaze ou à un sépharade.

L'intégration est la moins problématique pour celles qui sont mariées à un sépharade et dont le mari a aussi immigré avec sa famille car il leur est possible de recréer leur mode de vie. Il y a en effet de nombreuses études sociologiques qui mettent en relief le rôle primordial que la famille joue dans l'intégration de l'individu et, par extension, du groupe tout entier.

Un autre facteur d'intégration important est la date d'arrivée. Celles qui sont arrivées dans les années 1950 et 1960 ont eu probablement de grosses difficultés à s'intégrer dans la société canadienne qui était alors beaucoup plus homogène et dominée par les Anglo-Saxons.

Ruth, Irakienne, a épousé un ashkénaze. Un de ses fils va bientôt être rabbin, rite ashkénaze orthodoxe. Les enfants ont une forte antipathie pour tout ce qui est sépharade. À la demande de son fils, le futur rabbin, et de son mari, la maman s'habille dorénavant comme toute maman de rabbin ashkénaze orthodoxe. Sa famille d'origine a beaucoup de peine. Pour les calmer et pour oublier sa nostalgie, Ruth va aux fêtes sociales et traditionnelles mais non religieuses de la synagogue sépharade à laquelle elle seule appartient. Ruth habite dans un quartier où il n'y a pas de synagogue sépharade. Elle va donc à la synagogue ashkénaze avec son mari et ses enfants. Mais, pour la *Mimounah* qui marque la fin de Pessah dans les communautés sépharades, et pour les *hiloulahs*, elle va à la synagogue sépharade. La *hiloulah* célèbre l'anniversaire de la mort d'un rabbin sépharade vénéré. C'est un événement très gai où, autour d'un banquet très copieux, on chante et on prie. Femmes et hommes s'assoient aux mêmes tables et, dit Ruth: "J'ai tant besoin de ça. Ça m'aide à supporter le reste." Ruth est, en général, triste et déprimée. Elle se culpabilise de n'avoir pas été assez forte et de ne pas s'être

imposée au début de son mariage. Elle répète: "C'est ma faute. J'aurais dû me battre, j'aurais dû insister. Mais je n'avais aucune notion de ce que je pouvais faire."

Deborah, algérienne, a épousé un ashkénaze. Il n'a aucune affinité avec les gens et les coutumes de sa communauté à elle. Il ne veut pas qu'elle continue à les observer. Mariée jeune, elle lui a obéi. Même sa cuisine est ashkénaze. Leurs enfants ont épousé des ashkénazes et ils ne mentionnent jamais la culture de leur mère qui, d'ailleurs, est complètement assimilée. Elle est arrivée ici

Son mari et ses enfants ne désirent conserver de sa culture que la nourriture. Elle voudrait qu'ils adoptent aussi, ne serait-ce qu'un peu, le rituel sépharade, mais ils ne se sentent pas bien dans les synagogues sépharades car ils n'aiment ni la mélodie des chants ni la façon de prier. Ils ne vont donc que très rarement à la synagogue car ils n'y trouvent pas le réconfort spirituel qu'ils recherchent. Léah s'y sent plus ou moins à l'aise: "la synagogue est marocaine et je suis Turque. Les différences sont moins évidentes que dans les synagogues ashkénazes mais il y en a quand même

beaucoup. J'aime l'atmosphère, c'est chaleureux, c'est joyeux. Aussi, je voudrais ne pas être totalement exclue du service. C'est comme si j'étais au spectacle, passive. C'est dommage que je ne puisse pas dire ça à mes enfants et à mon mari.

Elle se sent frustrée et humiliée par le rôle passif dans lequel elle est reléguée dans les synagogues sépharades. Elle se sent mal à l'aise dans les synagogues conservatrices où elle se sent aliénée par le rituel, les prières et les cantiques.

"On ne peut pas tout avoir"! "A quoi bon se plaindre?" C'est le leit-motif qui revient sans cesse. Les femmes sépharades se résignent. Elles font contre mauvaise fortune bon coeur et se rendent bien compte qu'avec le passage des générations, leurs coutumes s'estomperont, se modifieront et disparaîtront.

D'ailleurs, certaines fêtes traditionnelles ont déjà tendance à disparaître. Par exemple, quand une sépharade épouse un ashkénaze, la

hennah, célébration pré-nuptiale, fait souvent place à la shower, "fête" nord-américaine, dénuée de toute signification juive. Et ce, malgré les avantages de la *hennah* pour la future mariée et pour les invités: en effet, la *hennah* a de fortes connotations traditionnelles, sinon religieuses. C'est déjà un avantage sur la shower qui est souvent qualifiée "d'elegant begging."

La future mariée est très gâtée par sa belle famille au cours de la fête de la *hennah*: cadeaux de toutes sortes, surtout des bijoux, et les invités ne doivent pas offrir de cadeaux. Il y a une atmosphère très festive remplie de chants religieux et populaires et où la mariée change de robe plusieurs fois. Malgré cela, la *hennah* se perd dans les mariages sépharades/ashkénazes.

Bien qu'il n'y ait pas à proprement parler d'institutions ashkénazes purement féminines, les organisations telles que WIZO et Hadassah peuvent être définies comme telles puisqu'elles ne comprennent que des femmes. Il y a maintenant quelques femmes sépharades dans ces organisations et il serait intéressant d'étudier l'accueil qu'elles y



Jeannie Kamins, "Wine, Women, and Song" fabric appliqué, 34" x 44", 1995. Photo: Henri Robideau

quand ce n'était pas très bien vu d'être sépharade, donc son mariage était une espèce de visa de sortie de cette communauté peu prestigieuse. Aujourd'hui, Deborah est une femme heureuse qui n'a aucun problème d'identité. Elle s'est complètement soumise à tous les désirs de son mari qu'elle adore. Quand les enfants ont grandi et qu'elle a eu un peu plus de temps, elle s'est consacrée au bénévolat dans des institutions ashkénazes et a toujours refusé d'aider les sépharades ou leurs institutions.

Léah, qui est d'origine turque et qui est née dans une famille sépharade traditionnelle, est venue au Canada sans sa famille. Elle est mariée à un ashkénaze dont la famille n'est pas religieuse. Léah explique combien elle a dû lutter et continue de lutter pour faire accepter son point de vue, pour transmettre ses traditions, pour les célébrer et les faire respecter à la maison.

Elle ne se sent pas bien dans les synagogues orthodoxes ashkénazes "à cause du yiddish que le rabbin ou les membres parlent"; à cause des mélodies qui ne lui sont pas familières et de la façon de prier qui la déroutent quelquefois.

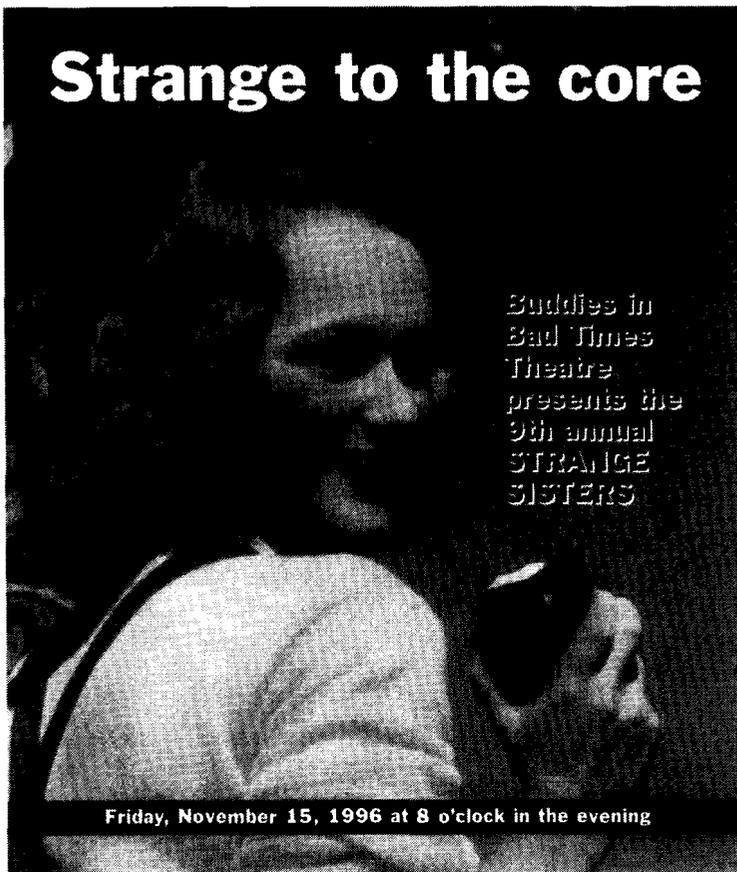
ont reçu, les fonctions qu'elles y occupent et leur degré d'intégration dans ces organisations. Il y a bien, au sein de la Bnai Brith, un "chapitre Soleil" mais ses membres sont exclusivement francophones et pas nécessairement sépharades.

Les coutumes et la culture des femmes sépharades se perdent. Aussi est-il important de créer des institutions sépharades, créées par elles et pour elles, pour transmettre et perpétuer l'histoire, la culture et la vie des femmes sépharades.

Sarah Taieb-Carlen est née en Tunisie dans une famille nombreuse et traditionnelle; a étudié à la Sorbonne à Paris, London School of Economics, l'Université Hébraïque de Jérusalem, l'Université de Toronto, et l'Université de York où elle enseigne la sociologie et un cours d'études sépharades. Elle a contribué plusieurs articles et chapitres de livres sur les sujets touchant à l'identité, l'assimilation, les relations judéo-musulmanes, la colonisation européenne, etc. Elle travaille actuellement sur un livre sur les Juifs Nord-Africains.

Références

Elazar, D. *The Other Jews: The Sephardim*. New York: Basic Books, 1989.
Koran: English Translation. London: Penguin, 1970.



FRANCES L. KIRSON

Circumcision

Bit of identity discarded
 exalted in tradition
 binding Jews across time
 man to man bonding
 women quietly tormented
 cringing on the side

Few daring to regard
 the piece never quite forgotten
 moments of pain
 silenced by wine
 weeks of tissues healing
 for a lifetime of belonging

Community concern
 for the identity of a boy
 not customarily snipped
 rises to extremes of anxiety
 shadowed only by the screams
 of G_d's natural child

Until his parents yell "no!"
 never again
 and next year in Jerusalem
 still hold meaning
 for a Jewish boy child
 and a man uncut.

Frances L. Kirson is a community development and social planning consultant and educator specializing in gender, anti-racism, and related equity and diversity issues. In 1995, she was President of Na'amah Galim, the Vancouver chapter of an international organization of Jewish women.



Shira Spector, "Sarah and Emily's Chuppah," detail, screenprint on silk, 73" x 68", 1995. Photo: Paul Litherland